



CATARINA VITI

LA FEMME ÉLÉPHANT

Nouvelle



Sweet Memory

Extrait

Catarina Viti

Copyright © 2022 Catarina Viti
Tous droits réservés
ISBN: 9798405329963

Qu'est-ce que l'imaginaire d'une romancière sinon une mémoire tissée dans le mensonge et la fantasmagorie ?

Voici neuf histoires de vie. Bien que présentées comme réelles, taillées dans le vif de l'existence, elles ne sont rien d'autre que le produit de mon imagination, ou presque.

*

Les citations en exergue sont extraites de *Textes sans sépulture*, LAURENT DANON-BOILEAU
Recueil de textes rédigés par des patients hospitalisés en services psychiatriques, et publiés entre 1850 et 1930.

La femme éléphant

« Mes hanches sont d'or ; mes cuisses d'argent, mes jambes de fer. Dans les malléoles, j'ai deux ressorts à boudin et mon pied est en bois. Je marche grâce à l'inégale dilatation des métaux qui entrent dans la composition de mes membres inférieurs. »

Pendant quatre ans, huit mois et deux semaines, il ne plut pas une seule fois entre quinze et dix-huit heures, le vendredi après-midi.

Même si le matin il était tombé des cordes. Même si ça avait été le déluge à midi, entre quatorze et quinze heures, soudain, le ciel se dégageait, le soleil séchait les trottoirs. À quinze heures trente, madame V. quittait son domicile, et après avoir parcouru les quelques mètres de son impasse, attaquait la ligne droite qui conduit au cœur de Saint-Roch, fixant le sol, sans jeter un

coup d'œil ni à droite ni à gauche. Ronflant comme une locomotive, elle remontait ensuite la ruelle Louis Blanc et, à quinze heures cinquante-cinq précises, son index écrasait la sonnette du 15.

Les tommettes de l'escalier hennissaient ; la porte du cabinet céda sous la poussée de madame V. qui vidait d'un coup ses poumons, avant d'aller s'effondrer dans le fauteuil de la salle d'attente.

De mon côté, tout était prêt.

Je comptais jusqu'à dix, puis j'ouvrais ma porte avec entrain, avançais de trois pas exactement, m'immobilisais à l'entrée du salon.

Elle mimait la surprise, le temps d'établir le contact visuel. « Bonjour, Sonia » (j'avais fini par l'appeler de son prénom), « Bonjour, Catarina », répondait-elle sur le même ton. Puis, avec un gémissement, elle arrachait son corps énorme et difforme au fauteuil qui longtemps garderait son empreinte.

Je la laissais passer devant. Elle entra dans ma cabine où tout de suite elle se mettait nue.

*

Ma première rencontre avec le corps de madame V. est un des moments les plus exaltants et les plus répugnants de mon existence.

Quelqu'un me l'avait adressée. Quelqu'un qui m'avait ensuite téléphoné pour s'excuser.

Madame V. s'était présentée un vendredi. Elle avait pris rendez-vous pour seize heures. Ce jour-là, fort heureusement, elle était ma dernière patiente de la journée. Je l'avais reçue comme je recevais tout le monde, aimablement, de la manière la plus neutre possible. Je l'avais invitée à s'asseoir d'abord, pour que nous fassions connaissance, pour entendre sa plainte et rédiger sa fiche.

Rapidement, j'eus la sensation d'être une mouche tournant autour d'une vache. D'un côté, la vache placide, immobile, entièrement immergée dans son ruminement, de l'autre, la nervosité imbécile de l'insecte volant, son vrombissement stérile et agaçant.

Madame V. ne répondait à aucune de mes questions, mais d'instant en instant, l'expression fixe de ses yeux perdus dans la masse grasseuse de son visage se faisait plus dure : deux petits éclats d'obsidienne. Elle finit par serrer les poings au-dessus de la table. J'eus un moment de panique. Elle dégageait une force colossale ; elle m'aurait écrasée contre le mur si elle l'avait voulu. Il aurait suffi qu'elle se presse contre moi, et son corps monumental m'aurait étouffée ; j'aurais péri dans les replis de ses chairs monstrueuses. Mais elle demeura immobile. Seul un son guttural sortit de sa gorge : « Massez-moi », qu'elle répéta comme un mantra. « Massez-moi... Massez-moi ».

Il m'apparut clairement que mon petit rituel devait se soumettre à sa volonté. Je m'exécutai.

S'il m'arrivait d'avoir recours au toucher lors d'un soin, il était rare qu'on vienne me voir avec cette seule demande. Ce fut cependant le cas de madame V.

Au bout de quelques minutes, ce premier vendredi, elle me fit savoir que j'avais de bonnes mains.

Je lui fus reconnaissante de ce retour que j'accueillis avec soulagement, car, de mon côté, je me sentais perdue dans le territoire inhospitalier de cette masse de viande.

Ce n'est qu'après la deuxième séance que j'assimilai définitivement son corps à celui d'une éléphante (ou d'une baleine, d'un hippopotame, d'un phoque... d'un animal en tout cas), offrant ainsi à mon mental un point de repère, et à mes mains, l'enthousiasme minimal, indispensable à l'exploration de ces rebutantes contrées.

Mais ce qui plus que tout, en ce premier vendredi, me donna le courage de revoir madame V., même jour, même heure, la semaine suivante, fut l'impression que son esprit pourtant étranger à son corps n'avait cessé de fournir des efforts surhumains pour se mettre au diapason de mes mains progressant dans sa graisse.

Après son passage, l'air de la cabine était irrespirable ; les serviettes et autres linges utilisés, dans un tel état de crasse gluante que je

fus tentée de les jeter directement. Sachant qu'elle allait revenir, je me résignai à les laver à part, mais décidai de les consacrer à la séance du vendredi, seize heures.

Avant de me lancer dans le grand ménage, je téléphonai à mes patients prévus le vendredi suivant à dix-sept et dix-huit heures. J'inventai un prétexte pour déplacer les rendez-vous. Ensuite, je pris mon courage à deux mains pour frotter ma table de soins et tout ce que madame V. avait touché. J'astiquai, inondai les surfaces d'huiles essentielles, cèdre, vétiver ; brûlai des bâtons d'encens jusqu'à ce que l'odeur fétide du corps de madame V. consente à s'effacer des lieux.

*

- « Tu as dû m'en vouloir, non ?
- T'en vouloir de quoi ?
- De t'avoir adressé madame V.
- C'était donc toi !
- Mais oui, elle ne te l'a pas dit ?
- À part bonjour, combien je vous dois, à

vendredi prochain, madame V. ne m'a dit que deux choses : « Massez-moi » et « Vous avez une bonne main ».

— Ça ne m'étonne pas d'elle...

— Cela dit, heureusement que je n'avais pas d'autres rendez-vous après elle.

— Pourquoi ?

— Tu ne t'en doutes pas un peu ? »

Elle n'en avait aucune idée.

Grosse, cela était évident. Si grosse, d'ailleurs, qu'un de ses principaux soucis, quand elle s'était ouverte à mon amie de son désir de massage, était d'être assurée que je disposais d'une table de soins non seulement confortable, mais surtout assez stable et solide pour supporter son poids. Elle avait aussi précisé qu'elle ne voulait pas d'un salon d'esthétique. Primo, pour cause de mobilier inadéquat, et secundo, parce qu'elle cherchait des « mains », un véritable massage thérapeutique, pas un « modelage », comme on dit de nos jours. Elle avait besoin d'un contact expert, d'une relation profonde.

« Un drôle d'oiseau... enfin... oiseau n'est peut-être pas le terme approprié, n'ai-je pu

m'empêcher de dire à mon amie, avec un soupçon d'amertume.

— Tu verras... quand tu auras appris à la connaître, tu seras étonnée.

— Qu'est-ce qu'elle fait chez toi ? (mon amie est professeur de chant lyrique)

— Elle est fan de Mahler. Elle vient pour que je l'aide à parfaire son interprétation d'un lied : *Von der Schönheit*. Tu sais :

« *Junge Mädchen pflücken Blumen
Pflücken Lotosblumen an dem Uferrande* »
« Les jeunes filles cueillent des fleurs
des fleurs de lotus près de la rivière »

— Hmm... et elle s'en sort ?

— Elle s'en sort même très bien. Elle a une belle voix de contralto, avec quelque chose de Kathleen Ferrier...

— Un drôle d'oiseau, vraiment. »

*

Pour ça, oui, j'étais tombée sur un sacré numéro. Après une demi-douzaine de massages, l'odeur fétide de son corps avait disparu, remplacée par une autre, aigrelette comme de petit-lait. Mais je pouvais de nouveau envisager de recevoir des patients après dix-sept heures, le vendredi.

Madame V. avait opté pour un type de massage qui requiert une préparation longue et minutieuse que je réalisais à la fin de ma pause de midi. Un de ces vendredis, vers quatorze heures, la pluie tombant à seaux, je me permis de l'appeler chez elle pour l'entendre me confirmer qu'au vu de la météo, elle annulait son rendez-vous. Je savais qu'elle n'avait pas d'autre moyen de transport que ses jambes, et je la voyais mal circuler sous un tel déluge. Mais à mon grand étonnement, elle refusa l'hypothèse d'une annulation, elle m'affirma qu'il ferait beau d'ici peu, elle me pria de tout préparer pour la recevoir à seize heures. Mais postée derrière le carreau de ma fenêtre, je voyais la pluie transformer la ruelle en un torrent qui fonçait vers le port. Le ciel était noir, et il tombait des

cordes. Que le temps se lève dans l'heure pour lui permettre de faire son trajet pedibus et à sec me semblait hautement improbable, et, soit dit entre nous, je n'avais aucune envie de me coltiner cette fastidieuse mise en route pour rien. Devant son insistance et ses propos délirants, je décidai de couper court : son rendez-vous était annulé, je lui souhaitai une bonne fin de journée et je raccrochai sans lui laisser le temps de rajouter un mot.

Une heure plus tard, un soleil resplendissant apparaissait. Un coup de vent repoussait tous les nuages vers les confins du ciel. En quelques minutes, comme par magie, toutes traces de déluge étaient effacées. Je ressentis alors la formidable tristesse d'avoir privé mon éléphante de son unique sortie hebdomadaire.

Quelques séances après sa première visite, lassée de donner chaque semaine, même jour, même heure, le même massage, je décidai arbitrairement d'en changer.

Ce fut ma dernière bourde.

Je n'avais pas encore réalisé que ce massage, pratiqué de cette manière précise, dans ce temps imparti, était le rituel qui lui permettait de ne pas sombrer une nouvelle fois dans les souterrains du délire psychotique.

À partir de ce jour, je n'apportai plus la moindre modification au déroulement de la séance, au contraire, je m'astreignais vendredi après vendredi à reproduire exactement les mêmes gestes, à suivre le même timing à la seconde près.

Et pour aller plus loin dans la transformation des effluves de son corps, je lui fis des suggestions de parfum. Elle opta sans hésitation pour la rose. Pour la modique somme de 52 € les 5 ml, je lui offris une huile essentielle de roses de Damas. C'était ce qu'on faisait de mieux dans le genre. Une subtilité sans pareille, dont je lui oignais le front d'une précieuse goutte à chaque séance. Au moment où mon doigt approchait son visage, nous étions toutes deux transportées dans les mythiques jardins d'Ispahan.

De séance en séance, son corps difforme, sa peau rugueuse, ses pieds tordus sous le poids de la masse de viande et d'os, ses ongles incarnés, son visage bouffi comme une lune, ses cheveux filasses et gras, ses bras comme des jambons, qui débordaient de la table et qu'il m'était du coup si difficile de mobiliser, ses seins, véritables sacoches, son dos creusé d'une rigole qui suivait la ligne incertaine de la colonne vertébrale, et son ventre gonflé, dont le nombril jaillissait, et ses cuisses râpeuses, dont une seule aurait suffi pour m'y tailler deux jambes... la totalité de l'être physique de madame V. s'abandonnait à mes mains.

En explorant comme je le faisais le moindre recoin de sa géographie éléphanterque, je lui permettais de convoquer quelque peu ses esprits. Et surtout, j'autorisais le retour de Sonia.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois de rencontres hebdomadaires qu'elle formula enfin ce que j'avais compris intuitivement. Il y a dans le toucher une forme de communication particulière qui se passe de mots. J'avais très

bien remarqué que madame V. ne cherchait pas à se faire masser dans l'espoir de soutirer un peu de confort, voire de plaisir à la séance. Son but était différent. Elle suivait mentalement chacun de mes gestes et elle les accompagnait. Cette forme de dialogue muet était le seul qu'elle se sentait en mesure de mener. Les mots parlés lui faisaient peur. Sonia m'avoua plus tard qu'avoir une conversation lui était désormais impossible. La probabilité que quelque chose se détraque durant l'échange était trop élevée, le risque de déraper trop important. Elle en éprouvait une grande tristesse, car avant que ses ennuis ne commencent, elle était enseignante. Son agrégation de lettres modernes lui avait permis de travailler dans le plus prestigieux lycée de Marseille. Elle occupait des fonctions d'élue, elle militait pour la cause environnementale. Et à présent, elle était ce que je voyais, ce que je touchais, ce que je connaissais intimement : une âme frangible, égarée dans les souterrains de la psychose.

Oui, je crois qu'il lui fallut bien deux ans avant de parler. Autrement dit, pendant plus de

cent heures (je ne lui infligeais qu'une seule annulation de séance par an qu'elle acceptait de très mauvaise grâce tout en reconnaissant que j'avais aussi le droit de changer d'air), pendant plus de cent heures, donc, je me suis frottée à elle dans un silence lourd, troué de quelques paroles décousues que je prenais pour la partie émergée d'un long monologue intérieur, dont il me semblait parfois être sur le point de deviner le sens général.

Quand la rébarbative madame V. s'effaça pour laisser paraître Sonia, je n'eus aucun mal à l'imaginer telle qu'elle avait dû être : une belle femme, épanouie, sensuelle et brillante. D'ailleurs, pour que je puisse juger sur pièce, elle m'apporta une photo d'elle et son mari.

D'un geste pataud, elle extirpa de son ridicule sac à main le cliché d'une femme et d'un homme profondément amoureux. « Nous formions un beau couple, vous ne trouvez pas ? ». Elle attendait ma sentence, et je n'eus pas à faire mentir mon expression quand je croisai

l'éclat des deux petites obsidiennes enchâssées dans sa citrouille grasseuse. « Vous formiez un très beau couple. » Et je ne pus m'empêcher de sourire tendrement à sa jubilation manifeste. J'étais sincère. Rarement j'avais vu le portrait de personnes si vraies, si vivantes, à ce point proches de la pure potentialité. Ils étaient simplement radieux. La photo avait été prise au Maroc où ils avaient vécu. Lui objecteur de conscience. Elle en avait profité pour improviser une classe, et enseigner la langue de Proust à des gamins qui allaient pieds nus par les chemins de terre. Une longue zone désertique s'étendait à l'est de leur village. Ils couraient s'effacer dans l'erg, y fumaient du haschich, y faisaient l'amour une éternité. Elle se souvenait encore du corps de son mari avec une sorte de vénération. Elle avait pour décrire sa jouissance une absence de pudeur que j'appréciais. Elle m'en parlait avec une merveilleuse simplicité, comme on devait parler de la chair et du plaisir dans une lointaine antiquité, comme on la montre sur les murs de Pompéi. Elle me racontait la joie qu'elle avait eue

à sucer le sexe de cet homme. Elle répétait comme se parlant à elle-même « C'est bon », comme on le dit d'une crème, d'un beignet au miel.

Il avait des hanches de fille, des cheveux de soie, de longs cils, le ventre dur. « J'aimais être dessus. C'est de cette manière que je le sentais le mieux. » Elle récupéra la photo et la contempla langoureusement avant de la ranger. Elle repensait sans doute à l'instant où elle s'emplissait de lui, où une part d'elle-même se noyait dans le néant, où le haschich aidant, sa vulve embrasait le ciel.

Jamais je n'avais osé lui demander ce qu'était devenu cet homme. Je l'imaginais veuve à la suite d'un sordide enchaînement de circonstances ; une maladie, un accident. L'Anankè.

Un vendredi, entre seize et dix-sept heures, Sonia me confia sa blessure. Richard n'était pas mort. Richard l'avait tuée. Mais elle ne lui en voulait pas. Elle ne pouvait pas à la fois l'aimer tant et lui en vouloir ne serait-ce qu'un peu.

Après la jouissance et la félicité, l'ouverture

du champ de pure potentialité, les nuits dans le ciel marocain... retour à Marseille.

Richard moins enclin aux longs coïts romantiques et passionnés. Elle essayant de pallier le manque d'extase par des lectures abyssales, exagérées et suffocantes, et des cours de chant lyrique (découverte de Mahler, des lieder de Schubert).

Vint ensuite le temps de la grossesse pas trop voulue, un peu inopportune, avec au bout, Mathilde. Et les absences de Richard de plus en plus longues. Les années qui passaient, qui fuyaient avec l'accélération propre aux corps célestes aux franges de l'univers. Des retrouvailles malgré tout, au gré de vacances, d'escapades encore possibles dans la nature. La construction d'une artificielle complicité grâce à la défense de l'environnement. Leur entrée en politique. Mais toujours le même éloignement en accélération régulière, accompagné du refroidissement des corps. Il se laissait faire encore un peu, encore parfois. Elle le violait presque. Alors elle se mit à manger beaucoup et de plus en plus : du pain blanc trempé dans du

lait chaud. Des quantités de plus en plus gargantuesques.

Comment était arrivée la chose ? Elle se souvenait de leur belle maison. Blanche. Grande. *Case Neuve*. Si grande qu'on y aménagea bientôt deux vastes appartements identiques. Un pour elle seule — Mathilde était partie —, l'autre pour Richard. Richard et sa poule.

Au début, rien à faire, elle ne parvenait pas à y croire. Pourtant, cette femme était là et bien là, et Richard commençait à employer le mot divorce. Ça, jamais de la vie, plutôt les tuer ou mourir, elle l'avait prévenu.

La femme était là, et Richard l'aimait comme il l'avait aimée elle, autrefois, dans les ergs marocains. Elle l'entendait gémir, haleter, crier. Alors, elle se mit à chanter. Dans un premier temps, elle se contenta de chantonner pour ne plus percevoir la respiration de Richard ; pour chasser les souvenirs, car elle l'imaginait trop bien, son homme. Elle connaissait par cœur chaque millimètre carré de sa peau, le moindre repli de son corps ; elle savait tout de lui : ses tétons comme du marbre, sa pine raide, ses

couilles tendues avant le jaillissement ; elle savait son silence soudain, son immobilisation, son instant de suspension avant la jouissance... Elle chantait plus fort, de plus en plus fort au fil des jours.

La première fois qu'ils étaient venus la « chercher », elle avait réussi à grimper sur le toit de la maison. Elle était svelte encore. Il était deux heures de la nuit, et elle chantait à tue-tête l'ode à la joie

« Heureux
tels les soleils qui volent ! »

Les voisins avaient appelé le SAMU. Cette fois-là, Richard n'y était pour rien.

Un mois, elle était restée au pavillon Rimbaud. Chez les dingues. À elle, on n'avait rien dit, mais quand elle était ressortie de l'hôpital, Richard lui avait annoncé le diagnostic : psychose & schizophrénie. Désormais, elle serait « suivie ». Désormais, elle aurait un traitement chimique. *Risperdal*. Elle deviendrait

énorme, hideuse. Désormais, Richard avait une bonne raison de vouloir la séparation.

C'est après cet épisode que le temps d'avant s'était arrêté. Le temps bonhomme : hier-aujourd'hui-demain, maintenant-tout-à-l'heure-dans-une-minute. À la place une boule de brouillard, des nuances de gris avec parfois une décharge électrique, un parasite doré, un événement spontané dont elle peinait à comprendre le sens.

C'est après cet épisode que son existence s'était transformée en damier. Blanc-Noir-Blanc-Noir-Blanc... Case blanche : une vie lumineuse où elle menait ses activités de professeur, militante, élue avec un esprit concret, éclairé, talentueux... Case noire : sa vie intime obscure, impénétrable qui lui donnait l'impression de penser et agir absente à elle-même ; une nuit intérieure qui emboutissait l'édifice du jour.

De but en blanc, le proviseur la convoque. Elle doit rendre des comptes pour une attitude ou des propos qu'elle aurait eus. Une autre fois, on la suspend de l'éducation nationale. Elle ne comprend pas. Se présente malgré tout dans sa

classe. Veut chasser le professeur remplaçant. On l'expulse. On lui interdit l'accès du Lycée. Puis on exige sa démission du poste d'élue ; enfin elle reçoit la demande de divorce de Richard. Pourquoi ? Personne n'est capable de répondre à cette simple question. Elle fait pourtant des efforts inimaginables pour ne plus se donner en spectacle ; elle a même remplacé le chant par du yoga et de la méditation. « Le yoga, ça n'aurait dû faire chier personne, non ? »

Et la chose arrive ainsi.

Elle habite encore *Case Neuve*. *Āsana* du matin. Elle en est à *Dhanurāsana*, quand elle croit apercevoir une silhouette dans le jardin. En fait, ce sont trois silhouettes qui avancent en catimini de buisson en buisson vers sa terrasse. Trois hommes. Un colle le nez contre la baie vitrée. Intriguée, amusée, elle regarde les deux autres s'acharner à faire coulisser la porte. Pas possible que ce soient des voleurs, à moins que les voleurs se déguisent en...

Infirmiers. Ce sont des infirmiers ! Ils ont

réussi à pénétrer dans le salon. Elle les trouve encore drôles, et leur présence incongrue. Elle se gondole. Malgré tout ce remue-ménage, elle a réussi à conserver la posture *Dhanurāsana*, pas bougé un cil depuis au moins un quart d'heure. Ils s'approchent d'elle comme d'une bête sauvage qu'on cherche à capturer sans dommage. Elle rit encore. Quand elle pense enfin à se révolter, il est trop tard. Deux des hommes l'ont ceinturée, et avant d'avoir pu prononcer une phrase de protestation, elle se retrouve en camisole de force.

Huit ans.

C'est le temps qu'avait duré ce deuxième internement.

*

« Merci, Catarina. À vendredi prochain. »

Sonia marquait toujours un temps d'arrêt sur le seuil de la porte, avant de quitter le cabinet. Elle inspirait profondément, stockait en elle l'heure nourricière qu'elle venait de vivre. Je la regardais descendre la première marche. Puis je

filais dans ma cabine, effaçais les traces de sa présence. Et quand j'ouvrais la fenêtre, le parfum des roses de Damas s'envolait dans la rue.

Sonia avait créé un repère dans mon existence. Il pouvait bien tonner, grêler, pleuvoir toute la semaine, le vendredi après-midi, dès quinze heures, le ciel se faisait tout propre, et notre rituel se déroulait.

Pour qu'elle puisse bénéficier totalement de son heure de massage, chaque chose devait être à sa place. Si j'avais pour une raison quelconque apporté un changement dans le décor du cabinet, même mineur, je l'effaçais avant son arrivée : tout devait être conforme à ses repères. Moi qui ai tant besoin de fantaisie, pendant deux cent quarante-six séances je me suis astreinte à reproduire les mêmes gestes, le même déroulement, avec la même intention. Chaque parcelle du corps de Sonia me tenait à l'œil.

Il était bien arrivé qu'à deux ou trois reprises en presque cinq ans ma concentration se

relâche, que je divague un peu. Aussitôt, elle m'avait rappelée à l'ordre. « Catarina... où étiez-vous ? » Gentiment, mais fermement.

Je connaissais par cœur ce corps dérangerant, la monstrueuse touffe pubienne qui envahissait l'aine et partait à l'assaut du nombril, les invraisemblables fossettes en haut des fesses, comme des avens effrayants, creusées dans la graisse, ses seins énormes et flasques que je soulevais d'une main pour me frayer un passage vers le gril costal. Sa tête de géante. Son visage bouffi qu'elle aimait tant que je masse quelques minutes, juste avant la fin de la séance. Ma baleine. Mon hippopotame. Mon phoque. Mon éléphante du vendredi seize heures.

*

C'est vers la fin de la quatrième année que je notai une modification de ses attitudes.

Sonia ne riait plus. Ne me fredonnait plus un lied pendant la séance, ne me racontait plus une blague. Elle oubliait même de me regarder langoureusement en laissant échapper une

longue expiration digne des records d'un lama Tibétain ou d'un fakir Indien.

Sonia semblait inquiète. Un nouveau bourrelet de graisse contrariait la moue de ses lèvres. De vendredi en vendredi, je voyais sa vigueur s'émousser sous les assauts de la maladie. La silhouette de madame V. se dessinait de plus en plus nettement, comme apparaît le motif d'une photo sur le papier sensible soumis au révélateur.

Sonia suivait des régimes aminçissants quelques jours d'affilée avant de replonger dans les aberrations alimentaires de madame V. Gênée, je l'écoutais me demander : « J'ai perdu trois kilos cette semaine. Vous le remarquez, Catarina ? ». Elle exultait de toute sa masse, elle était fière de la victoire annoncée par son pèse-personne. Je ne savais comment lui dire que ce ne sont pas trois camions de terre retirés à la montagne qui en modifient le profil. Sonia essayait les programmes alimentaires prescrits par sa diététicienne, ce qui n'était pas le cas de madame V., laquelle s'empiffrait compulsivement.

C'est au temps de notre dernier automne que

j'ai remarqué le phénomène : ma patiente ne cessait de prendre du volume. Son corps débordait de la table, me confrontant à de nouvelles difficultés pratiques et techniques.

*

L'été, Sonia rentabilisait le déplacement maison-cabinet en faisant un crochet par la plage. Arrivée dans la cabine, elle se débarrassait aussitôt de sa robe en tissu éponge avec des soupirs de soufflet de forge. Une après l'autre, elle faisait glisser les bretelles de son maillot, puis, des deux mains, elle décollait en gémissant l'acrylique mouillé et ensablé qui adhérait à ses seins. Commençait alors la besogneuse descente de la suite de l'immense maillot, lequel, une fois passé le barrage du nombril, se transformait en un boudin noir qui finissait par se détacher des genoux pour atterrir directement au sol avec un bruit mat. Elle sortait ses pieds des cercles de tissu, d'abord le droit, ensuite le gauche, et allait vautrer sa carcasse à plat ventre sur la table.

Il ne me restait plus qu'à récupérer le

monstrueux bretzel humide et le poser sur le dos de la chaise, où il sécherait un peu pendant l'heure de la séance.

La plage glissait du sable dans les plis de sa peau ; et une odeur de mer, de varech, de coquillage abandonné remontait de son corps.

*

C'est vers la fin d'un semblable été que le maire a fait irruption dans sa vie jusqu'ici plutôt paisible.

« Vous le connaissez, vous, l'édile ? » (c'est ainsi qu'elle l'appelait : l'édile).

— Pas particulièrement, non. De vue seulement.

— Est-ce que vous avez voté pour lui ?

— Mon cabinet est ici, mais je n'habite pas la commune, Sonia. Je vote ailleurs.

— Vous savez que lui et moi nous ne sommes pas du même bord.

— J'imagine que vous êtes du côté des écologistes.

— En effet. Et on ne peut pas dire que l'édile

brille par son souci de l'environnement. »

Au début, elle m'avait présenté la chose sous un jour tellement naturel que je ne m'étais doutée de rien.

Au cours de septembre, il lui arriva encore de me parler de ses démêlés avec l'édile. Toujours des histoires au sujet de *Natura 2000*.

« Je crois que je devrais quand même porter plainte contre lui », m'annonça-t-elle un vendredi.

Ce jour-là, elle était particulièrement remontée : le maire l'avait insultée alors qu'elle prenait son repas en regardant la télé.

« Que vous a-t-il dit ? lui demandai-je, alertée.

— Il m'a traitée de truie ! Il m'a dit précisément : « vous mangez comme une truie ».

— Que mangiez-vous ?

— Je m'étais fait un grand bol de lait chaud... et c'est vrai que j'y trempais ma baguette entière... mais de là à m'insulter. »

Je n'ai plus rien dit. Je me suis contentée de rentrer tout entière dans mes mains.

« Vous pensez que je devrais quand même aller au commissariat ? reprit-elle au bout de quelques minutes.

— Eh bien, cela dépend, fis-je, après un silence profond.

— De quoi cela dépend-il ?

— L'aviez-vous invité ?

— Qui ? L'édile ?

— Oui. Je trouve qu'il vient souvent chez vous.

— Presque chaque soir. C'est devenu une habitude.

— Mais comment arrive-t-il ? Est-il seul ?

— Oh oui, il est seul. Je me demande s'il ne serait pas un peu cochon ? Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, pas vraiment.

— Vous ne voyez pas ?

— Non. »

Pour tout dire, cette conversation m'agaçait. J'avais eu une semaine chargée et éprouvante, j'étais fatiguée. Masser ce mastodonte était en train de me vider de ma dernière énergie. Je n'en pouvais plus. J'allai malgré tout puiser

dans mes ultimes réserves pour donner à ma voix une intonation empathique :

« Comment arrive-t-il chez vous, Sonia ? »

Les premières visites l'avaient prise de court. La toute première fois, elle était entrée dans son salon, plateau télé dans les mains, et elle l'avait trouvé déjà installé dans son canapé. Sa surprise avait été si grande qu'il ne lui était même pas venu à l'esprit de lui demander ce qu'il faisait là, ni qui l'avait autorisé. Elle n'avait pas réagi. Elle se reprochait sa passivité, laquelle avait permis au maire de concevoir un pareil sans-gêne. Maintenant, il se croyait chez lui... et il la faisait chanter. Il rappliquait n'importe quand. Elle l'avait même surpris dans ses w.c. Il venait chez elle faire ses besoins et n'avait pas la décence de tirer la chasse... Au début, il lui avait tenu de longs discours politiques. Il lui avait exposé ses projets pour la commune et le littoral. Les échanges restaient courtois, même quand elle lui manifestait son désaccord, même quand elle argumentait pour l'infléchir... mais allons donc, une vraie tête de mule. Après quelques visites, il s'était fait plus familier. Puis il s'était montré

grivois. Un soir, sachant vers quelle heure il appliquait : juste avant le journal de vingt heures, elle s'était planquée derrière le rideau du salon pour découvrir comment il s'y prenait pour réussir à pénétrer dans la maison alors qu'elle prenait soin de verrouiller la porte et de placer la chaîne de sécurité.

« Et vous n'allez pas me croire, Catarina...

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Parce que c'est complètement dingue. Moi-même, si je ne l'avais vu faire, je n'y croirais pas.

— Dites toujours.

— Il vient par la prise électrique du salon. D'un autre côté, je comprends, vu que tout est fermé, cette prise est la seule chose qui communique avec l'extérieur.

— Par la prise électrique. Oui, en effet, ce n'est pas banal. Mais puisque vous l'avez vu, comment fait-il ?

— Il arrive sous la forme d'une espèce de fumigène qui se répand au sol, sur mon tapis marocain. Et après, il se reconstitue. Je me demande vraiment comment il parvient à faire une chose pareille.

— Avez-vous essayé de condamner cette prise ?

— Je ne peux pas.

— Comment cela ? Vous ne pouvez pas y brancher un appareil ou la condamner à l'aide d'un meuble ?

— Eh non, je ne peux pas. Oh, vous savez, il est très fort... Il m'a prévenue : si jamais je l'empêche de venir chez moi, il fera paraître un article dans le journal.

— Un article ?

— Oui. Il révélera qui je suis vraiment.

— Et qui êtes-vous vraiment ?

— Catarina, me répondit-elle, glacée d'effroi, ça, je ne peux pas vous le dire. Lui, il le sait, il l'a découvert, et c'est comme ça qu'il me tient. »

J'appris au cours de cet échange que Sonia avait une sœur qui était aussi sa tutrice. Jusqu'ici, elle ne m'avait jamais décrit ses conditions de vie, et je n'avais aucune raison valable de la questionner à ce sujet. Quand il lui était arrivé d'évoquer « sa maison » actuelle, elle n'avait jamais précisé qu'il s'agissait d'un

cabanon construit sur la propriété de sa sœur. L'air de rien, je lui demandai si cette dernière était au courant des visites du maire. Elle l'était.

*

Poisseuse redevient sous mes doigts sa peau dont les pores de plus en plus dilatés laissent échapper les effluves d'une macération profonde. Le basalte qui me brûle les mains n'est jamais assez chaud à son goût ; à la fin de la séance, mes paumes sont écarlates, comme si tout mon sang y affluait.

*

De nouveau, j'avais dû reculer l'heure du rendez-vous suivant. Après son départ, j'ouvrais la fenêtre, sortais immédiatement la bassinoire, les pierres graisseuses, le linge sale et puant et, assise près de l'évier de la cuisine, j'allumais vite une cigarette en comptant sur la fumée pour emporter loin dans la rue ma répugnance pour la chair et ma nausée.

Madame V. était le tacet qui mettait en relief le reste de ma semaine, le soupir qui donnait à l'ensemble de mes autres consultations l'écho de représentations fantasques, d'une chaîne de perles baroques qui m'étouffait.

Je lui en voulais alors d'exister, sans pouvoir me résoudre à lui claquer au nez la porte de mon cabinet. Mes sentiments profonds envers elle devenaient de plus en plus ambivalents. Elle m'agaçait. Prendre en charge sa carcasse encharognée me semblait la pire des injustices et, parfois, quand mes mains devaient remonter entre ses cuisses énormes et bourgeoises, une injure. Tout en moi s'offusquait jusqu'au malaise ; j'étais persuadée qu'un jour ou l'autre je m'affalerais sur son dos informe, je tournerais de l'œil dans la puanteur renaissante de sa viande avariée. Elle chlinguait le goémon moisi, la serviette de plage abandonnée à l'humidité d'été, le remugle qui s'échappe des armures de kendo, des *hakamas* et des *keigoki* détrempés par la sueur relâchée lors d'entraînements intenses et trop rapprochés pour ménager un temps de séchage ; elle sentait le poisson défraîchi, le légume gâté,

l'appartement des vieux qu'on retrouve tombés quelque part, crevés depuis des jours.

Je tirais sur mon clope, et du mégot du premier allumait le deuxième. La fumée d'une seule cigarette ne suffisait plus à me fumiger jusqu'à l'âme. Le questionnement m'accablait. Pourquoi faisais-je cela ? Pourquoi ce métier plutôt qu'un autre ? Pour l'argent, probablement, sûrement même. L'argent. N'y avait-il pas d'autres manières d'en gagner ? Je veux dire, des façons plus simples, plus utiles. Dans ces moments, j'avais la révélation de ne servir à rien, d'être un imposteur, ou plus précisément, pour employer la terminologie dévolue à la profession : un charlatan.

La vérité est que (enfin, je crois, ou peut-être je ne dis cela que pour me rassurer, me consoler et si longtemps après, dans l'espoir de me faire absoudre) je me perdais en elle. Son corps n'avait de contours que dans le monde physique ; en réalité, la substance de madame V. s'était évadée de son magma initial, laissant béants derrière elle les pores de la peau, ultime barrière vers la liberté qu'elle avait franchie avec allégresse.

Madame V. ne parle plus, elle geint. De sa bouche s'échappent des petits cris de rongeurs qui me font penser à la plainte d'un mulot sous la dent du piège Lucifer. « Les pierres ne sont pas assez chaudes... Je suis fatiguée... J'aimerais mourir... » Mes mains sont brûlées, je suis exténuée, et je crève d'envie de vivre, de fuir l'immeuble, de fuir la rue Louis Blanc, de grimper sur le premier voilier et foutre le camp le plus loin possible ; mes jambes sont agitées des tremblements d'une course sur place de parkinsonien. L'argent pour payer mes factures me perd, me noie ; je dérive en apesanteur vers les limbes avec les humeurs de madame V.

Vers la fin de l'hiver, la camisole chimique finit enfin par prendre le dessus, et le tempérament suicidaire de madame V. fut mis en veilleuse.

Mais je remarquai que cette dernière récurrence de la maladie avait cependant réussi à corrompre Sonia, ultime terre ferme de ma patiente. Plus personne maintenant ne pourrait

s'opposer aux visites intempestives du maire ni aux fringales de lait chaud, de pain trempé ; au gavage.

La seule différence entre les deux faces de la personnalité scindée de ma patiente était la dépression de l'une et la maniaquerie de l'autre. Sonia débordait d'une énergie démentielle, mille fois ce qu'il fallait pour contrer tous ses ennemis, en priorité son visiteur du soir, le passe-prise. Puisqu'il squattait le salon, elle irait prendre ses repas dans sa chambre. Et tac. Il n'oserait quand même pas y entrer. Et de toute manière, elle fermerait sa porte à clé. Et toc.

Et effectivement, le maire n'eut pas le culot de violer son territoire intime. Il ne s'aplatit pas comme une feuille de papier pour passer sous sa porte, se vomir sur sa carquette, avant de se reconstituer en rampant le long de ses couvertures. Il ne le fit pas. Il restait assis à l'attendre, comme un couillon sur le divan du salon. Elle prenait soin d'allumer la télé, non pour le distraire, mais, fine guêpe, pour lui laisser croire qu'elle allait arriver d'un moment à l'autre. De temps en temps, et sans faire de bruit,

elle quittait sa chambre, se faufilait jusqu'à la porte du salon. L'édile était là, bien droit dans l'immobilité d'un mannequin, assis sur le divan, les yeux rivés à l'écran. Pauvre couillon.

Mais... mais il y avait, au pied de son lit, sur la cloison en face, au-dessus de la commode, un tableau.

Quelqu'un de sa famille l'avait peint, sa mère peut-être, je ne sais plus. La toile fortement inspirée du travail de Berthe Morisot représentait une scène bucolique : une douce après-midi estivale au Bois-de-Boulogne. Sur les eaux fuyantes du lac se détachaient trois barques à fond plat occupées par des femmes aux silhouettes estompées par l'ocre brune de leurs ombrelles. On les devinait plus qu'on ne les percevait. Les hommes, comme des fusains imprécis, figuraient dans la composition pour symboliser le geste du rameur.

Comment ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ? La vérité aime à se cacher pour n'apparaître qu'à point nommé. Comment cela avait-il pu lui échapper, à elle, à sa sagacité,

depuis si longtemps qu'elle vivait avec cette toile ? L'homme dans la plus proche des trois barques, tenez-vous bien, je vous le donne en mille, jamais vous ne me croirez, Catarina, l'homme dans la barque *number one* n'est autre que Marcel Proust.

Quand cette révélation lui était venue, elle avait quitté son lit, s'était approchée très discrètement de la toile, prenant grand soin de ne pas attirer l'attention des personnages. De plus en plus près... chuuuut... Mais ils ne semblaient pas noter sa présence, son intrusion, tellement absorbés qu'ils étaient par la pose. Oh oui, oh oui, c'est bien lui, au premier plan, oh oui, c'est lui : monsieur Proust.

« Lui avez-vous parlé ?

— Pas encore. »

Non, bien sûr, il fallait y réfléchir d'abord. Monsieur Proust n'est pas de ces gens à qui l'on peut se contenter de demander s'ils vont bien, si la pêche est bonne, si le goujon taquine. Pour l'instant, elle cherchait l'entrée en matière. Pas question de le faire fuir à cause d'une sottise. Il lui fallait réfléchir. Pour commencer, reprendre la

lecture de *la Recherche*. Elle était follement excitée. Elle retrouvait l'humeur de ses vingt ans.

Je voyais bien que Sonia se laissait avaler par le trouble mental. Elle n'arrivait plus au cabinet avec sa rituelle minute d'avance. Quand son doigt écrasait l'ouvre-porte, les quatre coups de l'horloge municipale étaient en train de sonner seize heures. Elle ne faisait plus halte dans la salle d'attente, elle entrait directement dans ma cabine, me remarquait à peine. La séance terminée, elle s'habillait en hâte, ne s'asseyait plus le temps de poser son règlement sur la table, de m'offrir un petit morceau de zan qu'elle prélevait sur sa tablette. Elle restait debout, soupirait, me regardait vaguement, me souriait un peu, se dirigeait vers la porte qu'elle passait en bredouillant « Merci, Catarina, à la semaine prochaine ». Elle ne me disait plus un mot pendant son massage, et sous mes mains, je ne trouvais que la masse déserte de son corps. Seule sa gorge était animée d'un tressautement bizarre auquel, dans un premier temps, je ne prêtai pas d'attention particulière.

Ce n'est que vers la fin janvier qu'elle retrouva l'usage de la parole.

« Il fait bon chez vous », dit-elle en ôtant ses vêtements. Avec cela, elle souriait d'abondance. Elle me jetait des regards en coin. Je la sentais sur le point de me faire des confidences.

« Je ne vous ai pas tout raconté, Catarina...

Comme je ne répondais rien, entièrement occupée à préparer ma caillasse brûlante, elle poursuivit :

« Marcel... Marcel Proust et moi... ça y est. »

Elle laissa volontairement sa phrase sans suite. Elle espérait bien sûr que je me prêle au jeu des questions-réponses. J'eus un moment de trouble : *ça y était, quoi ?* Elle faisait tant et tant sa chochette que je m'attendais à tout. Dans ce tout, il y avait un brin de lubricité, et, en mon for intérieur, je me demandais si j'avais les nerfs assez solides pour écouter les galipettes de Sonia et son rameur fantasmagorique. Je me raccrochais désespérément à l'homosexualité de Proust, priant pour que l'inconscient débridé de ma patiente n'ait pas été désinhibé au point d'en faire fi.

« Nous communiquons. »

Je ressentis un vif soulagement.

« Je m'en réjouis. Et de quoi parlez-vous ?

— Oh ! Mais de son œuvre, de son œuvre... et de son temps, de son époque... »

Je sentais qu'elle me cachait encore l'essentiel.

« C'est formidable... fis-je pour maintenir le contact.

— Ce matin, il m'a dit qu'il était chanceux de m'avoir rencontrée.

— J'imagine.

— Oui... »

Elle avait un petit ton de satisfaction. Elle suçotait ce oui, comme une dragée, retardant l'instant où le sucre disparaît, ne laissant que l'amande râpeuse sur la langue. J'attendais la suite. Elle finit par arriver.

« Marcel m'a confié une mission... »

Brusquement, elle se tut comme si elle avait été interrompue, et j'entendis nettement un bruit dans sa gorge. J'avais l'impression qu'elle parlait, bouche fermée. Elle eut l'air gêné d'une gamine prise en faute. Puis elle sourit, et le brouhaha laryngien reprit de plus belle.

« Mm, fit-elle. Et, se retournant vers moi comme si elle venait de s'entretenir avec un autre interlocuteur, elle me dit : Marcel Proust ne veut pas que je vous mette au courant de nos travaux. Il pense que vous n'êtes pas encore prête. Mais très bientôt, dès que c'est possible, je vous tiens informée. »

*

Quelques vendredis plus tard, elle prit le temps de s'asseoir, de casser un petit morceau de zan, dont elle accompagna son règlement. Puis, au lieu de se lever pour se diriger vers la porte, elle plongea la main dans son cabas. Depuis qu'elle avait passé la porte du cabinet, elle n'avait pas cessé une seconde d'émettre ses bruits de gorge, et je l'avais laissée à ses mystérieux conciliabules ; je m'étais même entièrement retranchée derrière mes caillasses et le protocole du massage ; j'avais même autorisé mon mental à s'arracher à l'attraction de la viande, du gras, des poils, des protubérances, des boutons, des bourgeons, des cals, des effluves fétides, de la

séborrhée, des squames, de la morsure du basalte brûlant, de l'échaudure ; je ne pensais plus qu'à la profondeur de l'univers et à l'instant où mon pouce à la pulpe endolorie actionnerait avec une ultime petite souffrance la molette de mon briquet. Fumer ! En griller une ! Je ne pensais en fait plus qu'à ça.

Elle retira avec mille manières un dossier relié de son cabas. Le pressa contre sa poitrine, un instant, comme si s'en défaire était à la limite de ses forces, comme si elle bravait un interdit par passion amoureuse envers la personne qui endurait son corps monumental depuis tant de mois.

Dès qu'elle eut posé le manuscrit sur la table — car je compris immédiatement que c'en était un, et même que ce devait être le fruit de la fumeuse collaboration V. P. —, elle se leva comme si elle avait eu le feu aux fesses. Mais au moment de passer le seuil, elle marqua un temps, se retourna d'un quart. « J'attends que vous me disiez ce que vous en pensez. Vous êtes une littéraire. Je crois que vous allez être surprise. »

J'avais une demi-heure devant moi pour nettoyer les lieux avant l'arrivée du prochain patient. Je savais que j'allais fumer au moins deux cigarettes, peut-être même trois. Et boire au minimum un café.

Quand ma journée prit fin, au moment de quitter le cabinet pour les deux jours du week-end, une fois tout rangé, vérifié, je fourrai machinalement le manuscrit de Sonia dans mon sac de linge sale.

*

Le dimanche, je piquai au hasard dans le volumineux manuscrit :

Pendant quelques secondes seulement, je captai cette réminiscence ; la plupart du temps, les lieux m'inspiraient une sourde inquiétude, et je m'égarais en suppositions, de celles qui nous harcèlent emportés dans la course d'un destrier, qui nous happent quand les figures abruptes s'entrechoquent

dans le cylindre du kaléidoscope. Mais bien vite, je retrouvai le fil perdu, et, l'une après l'autre, toutes les chambres que j'avais occupées au cours de ma vie venaient caresser l'écran de mon imaginaire ; mes chambres glacées par l'hiver où j'allais blottir ma pauvre tête dans un nid que je tressais au petit bonheur d'un coin d'oreiller, de la couverture que je tirais haut jusqu'au pressentiment du froid à la plante des pieds, d'un revers de châle, d'un recueil de poèmes, que je cimentais comme les hirondelles en Chine leur étrange nid, et dans lequel je me mettais à couffir le reste du jour... Parfois me revenait la chambre Louis XVI, si lumineuse avec ses couleurs soyeuses de lanterne que le premier soir j'en avais oublié mon chagrin....

Ailleurs...

Destinée à un usage plus banal et plus trivial, cette pièce, d'où l'on voyait, le jour, jusqu'au donjon de Roussainville-le-Pin, longtemps me servit de refuge — sans doute

parce qu'elle était la seule que je pouvais fermer à clef — , pour y jouir de toutes mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, le chagrin et la félicité...

Roussainville... Illiers-Combray. Je relus le passage, puis je sondai le texte ici et là. D'un mouvement sec, je refermai le polycopié pour en déchiffrer le titre : *À la poursuite des heures enfuies...*

Je n'en revenais pas.

Je restai un moment comme tétanisée, puis ce fut plus fort que moi, je me remis à feuilleter, à lire au hasard l'énorme manuscrit, dont la dernière page était numérotée 478.

Je comprenais à présent l'effervescence de Sonia, son air pressé, les cernes qui soulignaient ses yeux et le tremblement imperceptible de ses mains. Je comprenais qu'elle se soit à plusieurs reprises endormie durant les séances, elle, dont l'esprit, même dans ses phases les plus ralenties, se tenait toujours tapi, prêt à siffler un

carton jaune si jamais, embarquée par la torpeur du pensum, je m'égarais un instant. J'essayais de mettre une date sur le vendredi où, pour la première fois, elle m'avait parlé de l'homme dans la barque, du rameur fantasmagorique. Je n'aurais su dire avec précision. Peut-être deux ou trois mois... Je savais bien ce qu'est l'écriture, la somme de travail que cela représente pour sortir un texte. Sous la pression d'éditeurs, il m'était arrivé de livrer des manuscrits en un temps record. J'avais travaillé des douze heures par jour, m'étais échinée sur le clavier de l'ordinateur jusqu'au vertige, à l'écœurement, mais je n'avais jamais sorti un tapuscrit de 478 pages A4 en si peu de temps.

La Recherche... je ne l'avais jamais lue. Je m'y ennuyais. Contrairement à la majorité des adorateurs de l'œuvre, je ne me sentais pas valorisée par la découverte de ce monde mort, de cette société de parasites. J'étais de préférence du côté de Céline. Étudiante, j'avais cependant traduit en italien la quasi-totalité d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Rien à voir avec un choix

personnel : l'assistant du professeur de thème ne proposait que ce texte ; j'y avais donc travaillé une année universitaire entière. Jamais je n'ai réussi à m'ôter l'arrière-pensée — loin d'être saugrenue — que ce type exploitait mon talent littéraire pour me faire traduire le livre à son profit, et dans le but d'une édition en Italie. Je n'ai jamais vérifié mon intuition, mais j'ai toujours gardé le doute. Enfin... pendant presque un an, cet homme, fort peu gracieux qui plus est, m'avait procuré la seule et unique opportunité de me plonger dans l'univers proustien.

Et si je n'avais jamais lu *la Recherche*, il était évident que je ne lirais pas non plus *À la poursuite des heures enfuies*. Ce qui ne m'empêcha pas d'attendre avec impatience la fin de la semaine pour connaître le fin mot de cette histoire.

*

Après avoir été farfouiller dans son larynx pendant deux bonnes minutes, émettant des

borborygmes qui, je le savais, étaient une conversation secrète, et une conversation sacrément animée, pour le coup, car la gorge se déformait monstrueusement sous l'effort insensé qu'elle fournissait pour garder sa bouche close, sa mâchoire serrée, comme si elle avait été hantée par la peur d'entrouvrir les lèvres et, qui sait, de laisser s'échapper son invité intime, Sonia revint enfin à moi, le visage illuminé d'un sourire ; ravie, peut-être même fière, d'avoir obtenu de Marcel Proust l'autorisation de me révéler leur secret.

J'avais bien dû noter une coïncidence entre le titre du tapuscrit qu'elle m'avait confié et celui du monument de la littérature française. Et je m'étais sans doute interrogée sur le sens de ces transformations. Mais tout cela était logique et lumineux. Pourquoi avoir choisi *Poursuite* à la place de *Recherche*, *heures* plutôt que *temps*, *enfui*es et non *perdu* ? Eh bien, tout cela s'expliquait : Marcel Proust qui, on le sait, s'était questionné quant au titre que devrait porter son œuvre, regrettait, avec le recul, le choix qu'il avait fait.

Recherche — temps — perdu. Comme tout cela était statique ! Statique et imprécis ! Et surtout tellement daté, clos, plan, sans rythme ni perspective. Alors que *Poursuite* donne une idée de mouvement, de quête, de déplacement dans l'espace et le temps ; *heures* rend le temps plus humain, nous rappelle la présence de la Parque, et nous chuchote que nos vies sont suspendues à la morsure sans appel de ses ciseaux ; *enfui*es est infiniment plus dramatique et tragique que *perdu*. On perd ses clés, on perd ses affaires, on perd un objet... certes on peut perdre la tête au sens figuré, voire perdre son temps. Mais est-ce que je ne sentais pas à quel point le *temps perdu* ou *perdre son temps* avait quelque chose de trivial ?

J'approuvais, tout en déroulant paresseusement mon protocole de massage, en m'échaudant un peu moins les paumes des mains, maintenant que ma patiente n'était plus à l'affût de mes gestes. Les *heures enfui*es étaient sans comparaison tragiques. Et la *poursuite* infiniment plus captivante que la banale *recherche*.

Et puis il n'y avait pas que le titre du livre

que son auteur regrettait, mais l'œuvre entière. Depuis près d'un siècle, il avait eu le temps de se questionner, de s'autocritiquer. Sa relecture était impitoyable. Pas un passage ne trouvait grâce à ses yeux. Il fallait tout reprendre *da capo*.

Sonia appréciait mon soutien à sa juste mesure. De quel droit aurais-je d'ailleurs contrarié monsieur Proust ? Car il s'agissait bien là de son idée à lui, et non de celle de sa secrétaire. Depuis bientôt trois mois, Marcel Proust lui dictait la version revue et corrigée de *la Recherche*. Les 478 feuillets du polycopié correspondaient aux deux premiers opus. Ils avaient tous les deux du pain sur la planche. Mais cela n'inquiétait pas Sonia, elle avait pris le rythme. *Vous me verriez... une vraie dactylo*. Ce qui, en revanche, la chagrînait, c'était le silence de Gallimard.

« Comment, ne puis-je m'empêcher, vous avez envoyé le manuscrit chez Gallimard ?

— Oui, bien entendu. Si quelqu'un doit être au courant de nos travaux, ce sont bien les éditions Gallimard. Vous imaginez un peu, s'ils apprenaient plus tard, d'une autre manière...

— Mais les avez-vous informés de la situation ?

— Vous voulez dire : est-ce que je leur ai dit pour Marcel et moi ?

— Précisément.

— Forcément ! Je n'irais tout de même pas m'attribuer le travail d'un si grand écrivain. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'ai pas mentionné de nom d'auteur sur la première page du manuscrit. Ce sont eux qui décideront. Je sais à quel point les éditeurs peuvent être susceptibles. Mais je leur ai exposé la situation dans ma lettre d'accompagnement et je leur fais une suggestion...

— Laquelle ?

— Sonia V., sous la dictée de Marcel Proust. Qu'en dites-vous ? »

Je n'en disais rien. J'étais au bord des larmes. Je me demandais simplement jusqu'où cette femme irait souffrir. Et de quelle façon elle reviendrait au réel, enfin... à ce machin-truc infiniment moche, triste et pantelant en regard de son imaginaire fou. Elle avait déjà envoyé deux lettres de relance à l'éditeur. Puisque sa maladie avait des aspects bipolaires. J'en venais

à espérer que son ardeur s'éteigne, que ses forces l'abandonnent, que l'immensité glacée du *Risperdal* l'absorbe dans ses limbes, et qu'elle tombe comme Icare dans la mer, vite, d'un instant l'autre, presque comme qui dirait sans s'en rendre compte, en une fois, une nuit ; que madame V. arrive dare-dare et fasse le ménage à grandes lampées de philtre de l'oubli. Que Gallimard continue à balancer ses lettres au panier, que son manuscrit disparaisse, noyé sous la pile monstrueuse du courrier de chaque jour, ou qu'il soit confié à un stagiaire flemmard, sans envergure, gavé d'Harry Potter et de mauvais Goncourt. Qu'on l'ignore, le temps qu'elle se rendorme, que jamais elle ne lise une lettre type de refus. Qu'elle s'enlise dans sa sénescence sans n'avoir jamais rien su.

*

Je crois que j'ai vu Sonia pendant encore un ou deux mois, mes souvenirs s'emmêlent. Elle avançait comme un de ces vieux cargos rouillés que seules les couches de peinture protègent momentanément du naufrage.

De ma fenêtre, je l'apercevais parfois remonter la rue en fendant la foule des badauds toujours nombreux dans les ruelles, en mai. À son approche, les mères tiraient leurs enfants par le bras, les passants s'écartaient, comme s'ils comprenaient intuitivement que le bâtiment non seulement n'avait pas les moyens techniques de les éviter, et même l'aurait-il voulu, la force d'inertie supérieure à toute volonté l'aurait maintenu sur son erre.

Sonia ne voyait plus. Et elle n'entendait plus que ses voix intérieures. Pour le reste, elle laissait son pilote automatique se charger de toutes les besognes afférentes à un corps. Il en omettait certaines, dont la toilette faisait partie. Même la subtile senteur de la rose de Damas se corrompait au contact du mastodonte, dont les chairs me donnaient l'impression de se décomposer lentement. Quant à ce qu'elle mangeait, je n'osais l'imaginer, tant son haleine m'écœurerait. Elle n'ouvrait la bouche que pour me traduire en langage courant ce que ses interlocuteurs intimes lui confiaient. À Marcel Proust et l'édile, était venue s'adjoindre la

Vierge Marie et, nouvellement, sa défunte mère, si bien que Sonia n'avait plus un seul instant de silence à elle. Sa gorge ne connaissait plus le repos, un incessant borborygme s'en échappait.

« Vous aussi, vous les entendez ? »

Ce que j'entendais, c'était le remue-ménage de son pharynx quand elle se parlait à elle-même, tenant tour à tour le rôle de Proust, de l'édile, de la Vierge Marie, de sa mère et son propre rôle.

À l'émotion qui la dévastait, et le bruit qui sourdait de sa gorge convulsionnée, je pouvais deviner l'identité de l'interlocuteur. Les conversations avec Proust sonnaient comme un doux murmure ; celles avec l'édile m'évoquaient une machine infernale détraquée, dont les pistons auraient été pris d'une frénésie mécanique. Quand la Vierge intervenait, il s'échappait de la gorge de Sonia comme une espèce de roucoulement. Mais quand sa mère monopolisait la parole, j'entendais alors le crissement insoutenable d'une pointe d'acier sur un tableau noir, et je voyais se dessiner sur le chaos de sa bouille des grimaces d'enfant à qui l'on arrache les ongles.

Sonia s'était enfoncée si loin dans la folie que j'avais décidé de faire de notre heure ensemble un moment de complicité déraisonnable. J'essayais d'illuminer un cent soixante-huitième de sa semaine.

« Vous êtes la seule à qui je peux dire tout ça. »

Sa face grasse me souriait. Ses petits yeux disparaissaient dans les plis de graisse. Personne, à part moi, n'entendait les « voix ». Non seulement je les entendais, mais je pouvais les reconnaître.

« Et que dit la Vierge de tout cela ? »

— Attendez, je lui pose la question. Brrr, rrrr, rr, rr, brrrrrrrin, breu-breu. La Vierge me dit que j'ai fait le bon choix, que je dois persévérer. Mais attendez, voici ma mère, elle n'est pas d'accord. Griiiiiii, krr-krrrrrrr, iiiiiiiiiii, prprprprpr, krââââ. Elle me dit que je suis une pute. Priiii-griiii-Hââr, argh, rîîîî. Elle me dit que je suis une putain et que je n'ai que ce que je mérite.

— Qui pensez-vous devoir croire, Sonia ?

— La Vierge », finissait-elle par dire après un

moment de silence qui semblait fait de stupeur chaque fois que je lui offrais la délivrance.

Et Gallimard ne répondait toujours pas. Elle avait déjà envoyé je ne sais combien de lettres de relance dans la plupart desquelles elle réexpliquait en détail le rôle de monsieur Proust, son besoin de corriger sa propre écriture, les affres dans lesquelles cela le jetait d'avoir offert au monde littéraire une œuvre imparfaite, ou du moins ne correspondant plus à l'idéal qu'il en avait. Sa mère la persécutait jour et nuit : Comment ? Elle n'était pas capable de défendre le dossier de monsieur Marcel Proust devant Gallimard ? Mais qui était Gallimard ? Pour qui se prenait-il, cet éditeur qui ne serait strictement rien sans le génie des gens de lettres ? (Je compris incidemment que quelques courriers carabinés avaient été expédiés). Je suggérai à Sonia de ne plus aborder le problème Gallimard avec sa mère, mais de voir plutôt ça avec la Vierge Marie, de bons conseils toujours, et surtout animée de sentiments tendres envers cette pauvre créature.

« Et comment va monsieur Proust ? Avez-

vous travaillé ensemble cette semaine ? »

Non, monsieur Proust l'avait mauvaise. Il tirait la gueule. Il était remonté sur sa barque et il ramait sur le lac du Bois-de-Boulogne. La mère se gaussait. Elle l'avait prévenue que cette relation ne la conduirait nulle part.

Les derniers temps, la Vierge n'intervenait plus que rarement. Quant à l'édile, il était passé à la trappe. La mère par contre s'accrochait, mais à elle seule, elle ne pouvait pas remplir l'espace de l'esprit débridé et sans fond de sa fille. Avec le départ du rameur fatidique, l'expression du visage de Sonia s'était figée, comme un bloc de gélatine sous l'action du froid. Son corps d'ailleurs était glacé, et la brûlure des pierres me faisait hurler d'une douleur muette et de plus en plus difficilement contenue. La gorge de Sonia tressautait de moins en moins, et nos séances du vendredi avaient retrouvé le silence lourd de nos débuts. La seule différence avec cette époque ancienne était dans mes mains et dans mon esprit qui connaissaient par cœur et jusqu'à la nausée le rituel que nous avions institué une fois pour toutes.

« Ma mère m'a parlé, ce matin. Elle m'a annoncé que je mourrai le 16 juillet. »

J'ai dû lui faire une réponse, forcément. Je l'ai oubliée. Je me souviens seulement de son sourire en me disant cela. C'est même certainement de toutes les images qui me restent d'elle, celle qui revient le plus souvent. Un sourire spirituel peut faire d'une bouille un visage presque beau.

Un vendredi matin de début juin, elle téléphona au cabinet pour m'avertir qu'elle n'aurait pas la possibilité de venir à son rendez-vous : elle souffrait d'une horrible angine. Elle était fiévreuse.

Je tombai sur sa sœur lorsque, sans nouvelles, j'appelai le vendredi suivant pour savoir si elle allait mieux, si je devais chauffer le bain des pierres. C'est elle qui me l'apprit : voilà, Sonia s'était « éteinte », pour reprendre son expression. Pouf. D'un coup. Le vendredi, elle souffrait d'une angine, le lendemain elle en mourait. Le mardi on l'enterrait.

Je présentai mes condoléances. Je reçus des remerciements. *Vous vous êtes bien occupée d'elle. Son rendez-vous du vendredi était un moment privilégié. Elle vous aimait beaucoup. Merci pour ce que vous avez fait pendant tout ce temps, ça n'a pas dû être facile.*

À seize heures dix, je quittai le cabinet, consciente que plus jamais, etc.

Je ne pouvais m'arracher de l'esprit l'image du corps monstrueux de Sonia. Je le voyais, figé maintenant, en bière, trois pieds sous terre. J'essayais de me représenter le monumental cercueil. Le trou démesuré qu'il avait dû être nécessaire de creuser pour l'enterrer.

Ce corps que mes mains avaient tant de fois parcouru en long et en large, dont j'avais prospecté le moindre centimètre carré. Il n'y avait que son vagin et son anus que je n'avais pas explorés. Tout le reste, je pourrais encore aujourd'hui le dessiner au millimètre près, les yeux fermés.

Pour sortir de ma fascination, je me projetai longtemps après ce vendredi de juin. Une fois

toutes viandes consommées, il ne resterait au fond de l'énorme cercueil qu'un petit squelette de femme. Qui pourrait alors, devant ces restes, imaginer ce que fut Sonia ?

Je tournai la clé dans le démarreur. Le moteur de ma Fiat ronronna aussitôt, et les premières gouttes d'une pluie dense frappèrent le pare-brise.

En mourant, Sonia avait désenchaîné les éléments : il pourrait pleuvoir maintenant même les vendredis après-midi.

DU MEME AUTEUR

Femme au bord du Monde (*roman*)

Trois Blues du Sud (*novellas*)

Tribulations de Krill en rupture de ban (*exutoire*)

Le temps des Cerises (*novella noire*)

Chez KDP Amazon

Adieu Amériques (*roman*) Presses Littéraires